

## Quelques glaçons au pagne du Christ

Daniel Gagnon

Volume 39, Number 3 (231), June 1997

Rodolphe Duguay

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31661ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Gagnon, D. (1997). Quelques glaçons au pagne du Christ. *Liberté*, 39(3), 136–142.

DANIEL GAGNON  
QUELQUES GLAÇONS  
AU PAGNE DU CHRIST

*Votre nom est comme un onguent répandu ;  
pour ce, les jeunes filles vous ont grandement  
aimé.*

*Elles ont sauté et tressailli de joie  
en savourant vos mamelles.*

Marie de l'Incarnation

Dans les suites gravées de ses *mater dolorosa* ou de ses *chris* en croix, Rodolphe Duguay a fait assez joliment saillir le corps du Crucifié. Dans *Le Christ veille* (1934), le peintre-graveur nicolétain a sobrement découpé, sur le paysage lisse et froid de sa composition, organisée en un réseau de lignes dures et drues rayant ciel et terre, un Christ étrangement peu douloureux, paisible et invitant, paraissant tout à fait doux et aimable.

Jeanne: « Nous sommes seuls, ils sont tous à la messe... les ondes sont très fortes entre nous, j'ai passé toute la nuit à penser à toi, nous courions jusqu'à la maison... C'est merveilleux, notre amour est un miracle! Tu aurais pu ne pas accepter ma main tendue. Je suis allée beaucoup dans tes noirceurs pour te chercher... »

En avant-plan d'un paysage strié et froid, ce Christ veille et se dresse sous les cieux, comme un grand totem rassurant. Il n'est pas souffrant. Au contraire, sa douceur est mise en valeur par les traits fins de son visage et par



*Le Christ veille*, bois gravé, 1934

la position cambrée et jeune de son corps androgyne. Le beau crucifié apparaît assez désirable, infiniment adorable.

Jeanne: «Et puis on rit maintenant, tu ne riais plus, mon pauvre amour. Je vais faire ce qu'il faut pour que tu te sentes bien. Tout ce qui t'arrive en ce moment est bon signe, ta voix est meilleure, tu te sens plus léger, c'est normal que tu mettes du temps à retrouver foi en la vie...»

Les gravures de Duguay représentent les humbles gens du pays, les portageux, les chasseurs courbés et elles sont d'une veine dramatique, d'une tension lourde, à la limite du pathétique. Elles témoignent d'une approche grandiose de la réalité humaine et d'une méthode picturale tranchant fortement sur les gravures paisibles d'un Massicotte par exemple... Une humanité souffrante et résignée, au destin épique et sublimé, sert souvent de modèle au peintre-graveur.

Jeanne: «Tu te souviens? Tu avais couché ta tête sur ton bureau, découragé, je te caressais les doigts, les cheveux. J'étais heureuse de te voir revenir à la surface...»

À première vue, dans *Le Christ veille*, rien n'est très gai, l'air n'est pas trop à la fête, mais le Christ sensuel règne sur la campagne, Christ assez féminin, il est cabré sur sa croix comme une proie offerte à l'amour des paroissiens et des paroissiennes.

Jeanne: «La sexualité peut être une force du bien, il y a une belle tendresse entre nous, je ne suis plus obligée de me déguiser, tu es très doux...»

L'intensité expressive ne demeure pas qu'à fleur du sujet. Duguay, tout en respectant l'identité du Sauveur, transpose le sujet religieux avec une hardiesse inédite. Son *Christ veille*, proposé comme image idéale d'adoration et planté avec sa croix en plein crépuscule dans la campagne, est présenté comme un viatique, comme un encouragement spirituel, mais pour que cette figure emblématique ait sa force d'entraînement et son pouvoir d'imagination, Duguay dessine aussi un Christ sensuel capable d'assouvir les instincts les plus charnels.

Adaptant à ses propres fins le sujet religieux, Rodolphe Duguay, dans la gravure de son Christ, rehausse sa composition par de forts contrastes de noir et de blanc et crée des effets magistraux, dont on retrouve l'ampleur et la force dans ses portraits de portageux courageux et résignés.

Jeanne: «Il y a des tensions, je te sens tiraillé par le sens du devoir, par la question du revenu, du statut de l'artiste... la crainte de ne pas être accepté par les autres...»

Sa palette faite de fil de fer et de rayures strie l'horizon. La gravure apparaît d'abord d'une austérité corrosive, sans couleur et fortement contrastée, rudement forgée dans le métal d'une gravure lignée comme une toile d'araignée. Elle semble laisser très peu de chances à l'imagination de s'égarer dans des fantaisies.

Et pourtant, ce Christ qui veille a un corps d'une grande beauté, la position de ses cuisses est élégante, ses épaules étirées vers l'arrière par les bras cloués sur la

croix suggèrent une pose lascive. Il s'agit d'un Christ d'amour. Le buste est proéminent, la poitrine aux mamelles nues émerge, bien découpée sur la taille fine. Sur ce manteau de rayures et de fils tissés serré recouvrant tout le fond, seule une chaumière chaleureuse lance un beau jet blanc de sa cheminée, une coulée sur le drap de soie qui recouvre toutes choses. On ne saurait dire si c'est l'hiver, ce qui serait le comble des contrastes avec ce Christ chaud et sensuel exposé en pleine campagne, sur des champs de neige.

Jeanne: «Une sensibilité remarquable! Tu es très bien pour moi, Rodolphe, je suis heureuse de me laisser conduire, j'aime être assise dans la carriole avec toi, je me sens en sécurité, au village, je n'étais pas à l'aise, je n'étais pas bien dans ma vie, je sais que tu ne vas pas me bousculer, tu m'apportes beaucoup, je me sens tout enveloppée de ton amour quand tu me prends, quand tu es en moi...»

On dirait qu'au pagné du Christ pendent quelques glaçons, on dirait qu'aux lambeaux du vêtement effiloché la chaleur du corps passionné fait fondre la glace sur ses cuisses brûlantes. Le Crucifié est adorable dans sa pose abandonnée. On peut en rêver. La tête est penchée non pas vers la terre, mais sur le corps, visant on ne sait quoi, l'esprit emporté par la souffrance, qui est aussi jouissance.

Comment le graveur pouvait-il faire autrement, car ce Christ devait être éminemment plaisant et sublimé. Duguay, qui, à Paris, dans sa jeunesse, s'offusquait des œuvres de Rodin et traitait Fragonard de «cochon», ne rencontre pas trop de difficultés pour soumettre le corps du Crucifié, en réponse à cet allègement des mœurs, à une puissante et secrète métamorphose.

Jeanne: «J'ai toujours su que tu étais du bon côté de la vie, malgré tes idées sombres, tu es quelqu'un de bien; quand je t'ai rencontré, tu étais perdu. Tu souffrais de la culpabilité, nous avons fait beaucoup de sacrifices... tu

avais toute la lutte du peintre à supporter, dans ta vie tu étais très seul, tu n'avais pas d'appui... D'avoir survécu, c'est déjà une énorme victoire, des gravures remarquables grâce à ta persévérance, tu es allé à Paris, tu as des dessins dans tes tiroirs, tu as exposé, c'est énorme...»

Son incessante tentative de spiritualisation, le statisme dramatique de l'ordonnance de la nature, l'évocation mystique de son Christ permettent au graveur de sublimer la sexualité tout interdite en ces années de règne omniprésent du clergé canadien-français.

Il en ressort un Christ très sexy, image de douleur et de jouissance mêlées. Cloué au bout de ses délicats bras bandés à une formidable et robuste croix noire, poutre gigantesque, énorme pieu soutenant le toit du monde. Le Christ est attaché au dos du géant, exposé aux regards, comme un pendu prêt à être mangé, dévoré, appât irrésistible, exemple de don de soi. Quelque peu masochiste, il souffre pour les fautes des hommes. Pourtant le corps est beau, il est chaud, ses courbes sont sensuelles, le Christ résiste et veille. Il brûle. Il est le fou feu du désir, puissant brûlot inextinguible au large du village.

Jeanne: «Tu as beaucoup de galanterie en toi.. tu sais aimer sans retour... tu as voulu plaire à ta mère qui aurait peut-être voulu que tu fasses un prêtre, tu as été loyal, tu ne parlais pas de ton désir, tu te retirais au fond de toi-même...»

À l'avant-scène sur cette surface vitrifiée, le Christ de Duguay veille, il est séparé du monde par un rideau métallique des lignes. Il est à l'écart, un peu comme une force noire. L'amour serait trop fou. Il est bien qu'on le tienne à distance de la chaumière qui fume en arrière-plan, toute paisible, et dont un point blanc perce le mur noir, petite lumière, lampe de l'âme, œil qui regarde le Christ souffrant dans la nuit et qui le photographie.

Jeanne: «Quand on se sent aimé, on remonte soi-même la côte, moi je ne t'aurais pas aimé spontanément

Rodolphe si tu avais été irresponsable ou méchant, c'est ton âme qui m'a séduite, c'est une grande âme, j'avais l'impression que tu essayais de mettre ta grande âme dans une petite boîte, moi j'aime toute cette quête dans ton œuvre, tu luttas pour les valeurs de l'imagination dans une société qui les refuse. C'est trop pour un seul homme...»

Dans l'étoffe qui drape la taille mince du Christ, la cuisse monte bellement en fuseau au-dessus du genou gracieux. On peut deviner, dans le tissu ourlé de la robe déchirée, un petit sexe, tout durci de froid ou de désir, qui pointe sur les hauteurs de la cuisse droite, merveilleux de courage, insolemment placé à la vue en pleine image pieuse, et d'autant plus fort et beau, puissamment efficace et aimable.

Jeanne: «Tes antécédents catholiques, tes idées de pureté... l'âme ne fonctionne pas sans le corps, tu privais ton âme de beaucoup de forces, ce n'était pas un bon choix... Il faut penser à tout le temps qui sera là devant nous, qui nous permettra les plus belles choses, la joie d'être ensemble, de partager les plaisirs des randonnées, des explorations...»

Le Christ veille, il n'a pas fini de veiller et de faire rêver. Il faut en remercier Dieu son Père et, bien sûr, le peintre-graveur. Entre les lignes noires, rudes et crues et les belles courbures des hanches et des jambes du sujet, entre les noirs massifs et grossiers et l'ineffable finesse des traits du visage ou la délicatesse des bras, il y a une tension d'une grande force dramatique. La lumière blanche forme des taches douces, rondes, sur la belle tête enneigée du Christ, tête quasiment blonde sous une pleine lune, sous un soleil cru de minuit.

Jeanne: «Je suis là avec toi, Rodolphe, je n'ai pas l'intention de t'abandonner; tu commences à voir ce vide dans lequel tu vivais... la fréquentation d'une femme qui t'aime t'a montré, nous allons vivre de belles années ensemble...»

Le travail précis, rigoureux, du peintre-graveur du terroir nicolétain, pousse à l'extrême la tension entre le bien et le mal et permet à l'œuvre de naître, de troubler les cœurs, car le bien n'est pas où l'on pense.

Jeanne: «Je lisais dans tes yeux une invitation... devant l'étable, tu m'as fait le même regard. J'aimerais qu'on achète notre lit ensemble. Je t'aime et je veux être avec toi. Je sais que nous allons très bien ensemble et que nous ferons face aux difficultés. Pense à nos rires, à nos moments gais, à nos danses, à tous nos moments chargés d'affection...»

La figure christique, voilée et austère, sous cette fixité de la composition des lignes tissées comme des fils de fer, se cristallise et prend tout son sens symbolique en entraînant les fidèles vers leur fantasme de libération.

Jeanne: «J'ai revu ton corps dans l'amour, juste avant que tu ne jouisses, tout ton corps battait comme un grand oiseau, c'était magnifique, il volait dans les airs.»